

# Histoire de l'OSE

## Les enfants cachés ont la parole

**Paula KOIRAN**

### **Une enfance juive**

Il fait beau, l'air est doux, pas trop chaud toutefois, durant ce mois d'août 1931. Maman prend Léa par la main, et elles quittent le magasin de la rue Van Spangen. Léa le trouve superbe ce magasin, plein de vêtements d'homme en vitrine. Son père est tailleur, il travaille sur mesure et en confection, et elle trouve magnifique les tailleurs et les tissus qui y sont exposés.

Elle est contente de se promener avec sa maman. Elle ne sait pas, elle ne comprend pas qu'à partir de ce moment, sa vie va basculer. Ses parents vont se séparer et son enfance va se terminer, du moins une enfance normale, celle de tous les enfants, entourée de la tendresse des siens.

### **Anvers**

Petit à petit, la famille a commencé à quitter la Pologne, du moins la famille de Sabine. Léon, son frère aîné, est parti à Vienne avec sa femme, où leurs enfants, Sigmund et Clara sont nés.

Sabine a eu beaucoup de mal à réussir à le convaincre de quitter la Pologne, et en 1929, ils sont enfin arrivés à Anvers. Là, les frères de Sabine les ont aidés pour effectuer toutes les démarches et pour trouver un magasin. C'était vraiment le bonheur d'être tous ensemble, avec les parents, dans la même ville, presque toute la famille réunie. En revanche, ce que Sabine avait réussi à cacher pendant plus de 20 ans sur le fiasco de sa vie familiale, devenait beaucoup plus voyant, sautait aux yeux. Au bout d'un certain temps, ses frères s'en sont aperçus tout seuls. Anvers est une petite ville où l'on vit en vase clos, ce qui fait que tout se sait. Elle n'a pas pu cacher les infidélités de son mari, ses frères l'ont vu. Ils se sont aperçus que sa vie n'était pas aussi rose qu'on croyait et lui ont dit qu'elle était folle de vivre avec un homme pareil. Elle leur a répondu que même si elle voulait le quitter, elle ne pourrait pas, n'ayant ni un métier, ni un sou vaillant. Pour ses frères qui étaient tous devenus diamantaires, métier qu'ils connaissaient déjà avant, par le biais de la joaillerie, ce n'était pas un problème. «On t'installe un bureau de nettoyage de diamants près de la bourse, car cela manque vraiment ici, on t'apprendra le métier. Comme tu es vraiment très habile de tes mains, cela ne te sera pas très difficile. Et au fur et à mesure que tu gagneras ta vie, tu nous remboursera à ta convenance.» Elle a beaucoup hésité, et un jour où il a découché et n'est pas rentré de la nuit, elle s'est décidée. Elle l'a dit à ses frères qui se sont occupés de tout, et en ce jour d'août 1931, elle a pris Léa par la main, et a quitté définitivement son domicile et le magasin.

## **La pension**

Le problème, c'est Léa. Jacques est encore en France. Jules a 16 ans et va partir dans une Hachschara, une ferme collective sioniste, mais en Belgique, pour pouvoir partir plus tard dans un kibboutz. Léa a 4 ans, Sabine ne veut pas qu'elle soit une charge pour ses parents déjà âgés, et elle estime qu'ils ont assez travaillé toute leur vie durant. Eux veulent bien la garder, mais Sabine n'est pas d'accord, elle estime que la seule solution, c'est la pension, vu qu'elle vit déjà elle-même chez ses parents, même si elle est absente toute la

journée, pour son travail.

Elle se met à chercher une pension pas trop éloignée d'Anvers. En attendant la pension, Léa va au jardin d'enfants de la rue Grétry. À deux ans, quand elle est arrivée en Belgique elle parlait très bien et couramment le polonais. Ensuite, comme elle était beaucoup avec ses grands-parents, elle a appris le yiddish. Ensuite, il a fallu apprendre le flamand.

Sabine a enfin trouvé une pension. C'est à Kappellenbos, ce qui veut dire le bois de la forêt, très aéré effectivement, à une douzaine de kilomètres d'Anvers, tout près de la Hollande.

Pour Léa, la pension, c'est quelque chose d'affreux. Maman ne vient que tous les quinze jours, le dimanche après-midi, seul jour de visite autorisé.

Sabine travaille très dur, mais elle est heureuse et se sent enfin libre et autonome. Elle a un bureau de nettoyage chimique de diamant au 78 rue du Péllican, juste à côté de la Bourse du diamant qui se trouve au 80.

Elle gagne très bien sa vie avec le travail qu'elle fait, qui l'occupe quasiment toute la journée sans s'arrêter. Elle prend une demi-heure ou même moins pour déjeuner sur place. On lui livre ce qu'elle veut du restaurant de la bourse, sandwich, café ou omelette. Elle ne ferme même pas le bureau pour manger. Elle travaille ainsi du lundi matin au samedi soir. Et en plus, elle gagne très bien avec les fournitures qu'elle vend. De ses trois enfants, aucun n'est encore autonome, elle les entretient tous. Elle aimerait bien divorcer, mais Léon, furieux de la séparation, ne veut rien savoir et ne lui envoie pas un centime pour les enfants.

## **Diphthérie**

Léa est de nouveau en pension. Les intermèdes à la maison entre deux pensions ne sont jamais très longs. Il y a pas mal d'institutions, surtout pour les petits où l'école n'est pas encore obligatoire, qui ont en général une vingtaine d'enfants et qui sont plus ou moins sérieux. Tant qu'il n'y a pas de salles de

classes, il n'y a pas de grands contrôles.

Sabine est obligée de chercher le côté pratique, que ce soit bien aéré, mais pas trop éloigné d'Anvers. Sabine arrive un dimanche, jour de visite, pour voir sa fille. Elle dort lui dit-on, elle est malade, ce n'est pas très grave, mais il vaut mieux la laisser dormir, vous la verrez la prochaine fois. Sabine ne veut rien savoir, elle veut voir sa fille. La directrice refuse, sous prétexte qu'il ne faut pas la réveiller.

Devant l'insistance de Sabine, de peur qu'elle fasse un scandale et qu'elle aille chercher la police, la directrice monte avec elle et lui dit, « juste pour quelques minutes, car elle a une angine, le médecin viendra demain. » Sabine regarde sa fille qui brûle de fièvre et a l'air d'étouffer, elle lui ouvre la bouche, regarde sa gorge et pousse un cri d'horreur, « C'est une diphtérie », dit-elle. Il faut un médecin immédiatement. Impossible de joindre le médecin. C'est dimanche et un jour férié en plus. Il n'y a pas de téléphone, pas de voiture pour pouvoir l'amener dans un hôpital.

Sabine repart comme une folle à Anvers. C'est une histoire de quelques heures. Léa est en train de mourir. Elle court chez son frère pour qu'on l'aide à trouver un médecin qui vienne avec sa voiture, car ceux qu'elle a réussi à trouver, ou bien n'ont pas de voiture, ou disent que c'est inutile d'y aller pour rien, que c'est déjà trop tard.

Enfin, elle réussit à en trouver un, qu'elle emmène carrément de force avec sa voiture. À leur arrivée, Léa étouffait littéralement. Le médecin essaye de lui déboucher la gorge, lui fait une piqûre de sérum dans le ventre. Ils l'enroulent dans une couverture et partent à l'hôpital, Sabine secouant sa fille, la suppliant de ne pas s'endormir, d'essayer de respirer, de ne pas se laisser aller.

Léa reste longtemps à l'hôpital dans une petite chambre toute en verre. Elle voit tout ce qui se passe dans la grande salle par la vitre qui l'isole des autres. Ses tantes viennent la voir avec des cadeaux. Tante Fela lui apporte un petit avion en aluminium de toutes les couleurs, vraiment très beau.

## Préventorium

Léa s'en est tirée, mais elle est tellement affaiblie que les médecins ont dit à Sabine qu'il faudrait la mettre dans un préventorium, car elle est ce qu'on appelle pré-tuberculeuse. Ils lui ont dit qu'ils connaissent un préventorium au bord de la mer, à Klemskerke-le-Coq, que c'est très difficile d'y être admis, car ils ont énormément de demandes, mais que leurs résultats sont fabuleux. Si elle est d'accord, l'hôpital fera tout son possible pour qu'elle soit admise.

Évidemment, elle est d'accord, elle n'a pas tellement le choix ! C'est effectivement une grande institution, très sérieuse, où il y a beaucoup d'enfants, au bord de la mer, une énorme plage sur la mer du Nord, toute en dunes. Là, Léa connaîtra vraiment l'horreur.

Léa est restée deux ans et demi dans ce préventorium. Sabine voit bien que sa fille est malheureuse, mais elle estime que le plus important est que Léa retrouve la santé. On avait très peur alors de la tuberculose qui fait beaucoup de ravages. Il est vrai que les enfants finissent par avoir une mine superbe, et recouvrent effectivement tous la santé avec ce régime spartiate.

En août 1935, on estime que Léa est guérie et totalement hors de danger, qu'elle peut rentrer chez elle. Effectivement, la petite fille malingre est devenue une enfant éclatante de santé ! Ce régime draconien, si c'était affreux pour le moral, avait le mérite de remettre totalement les enfants sur le plan physique.

Sabine emmène sa fille à Blanckenberg, non loin de là, au bord de la mer, où toute la famille est en vacances, et pour Léa c'est le paradis. Quel plaisir que la plage où on peut jouer au lieu de faire des promenades obligatoires ! Un petit déjeuner à base de petits pains, beurre et confiture et un café au lait, que cela semble délicieux après cette infâme bouillie d'avoine. Que ces trois années ont été longues !

Sabine a promis, maintenant que Léa est une grande fille raisonnable, qu'elle pourra rester à la maison et aller dans une école française à Anvers.

L'école

Léa est folle de joie. Hélas, elle va vite déchanter. Il existe à Anvers deux écoles communales de langue française, une rue Quellin, l'autre rue Lamorinière, mais impossible de l'inscrire, ils ne prennent que des enfants parlant déjà le français. À Anvers, dans son milieu, on ne parle que le français, sauf les personnes âgées, qui s'expriment toujours en yiddish ou en polonais. Et Léa maintenant ne parle plus que le flamand.

Sabine a trouvé un pensionnat à Vieux-Dieu, à 7 ou 8 kilomètres d'Anvers, un internat-externat de filles, de très bonne renommée, dont la directrice est française. « Les Abeilles ». Le mixte n'existe pas dans les écoles.

Le seul avantage pour Léa par rapport à toutes les autres pensions, c'est qu'il n'y a plus de visites. Les enfants peuvent rentrer tous les 15 jours à la maison, à partir du samedi après-midi, mais doivent être de retour le dimanche soir avant 6 heures. On peut aussi rentrer à la maison pour toutes les vacances. Malgré qu'elle n'ait à peu près jamais été en classe, et qu'elle ne connaît pas un mot de français, on la met en seconde année, car elle a déjà 8 ans. Au début c'est très dur, car il faut apprendre à parler correctement et on est en proie à toutes les moqueries des autres enfants quand on ne maîtrise pas une langue.

## **La guerre**

Le jeudi 10 mai 1940, à quatre heures du matin, tout le monde est réveillé par le bruit assourdissant des bombardements et par les hurlements des sirènes. La guerre a éclaté. On avait beau s'y attendre, le jour où cela arrive, c'est quand même une surprise stupéfiante. Les bombardements se suivent à un rythme infernal. On remonte à peine des abris, qu'il faut y retourner aussitôt. On a juste le temps de sortir dans la rue pour constater les dégâts, voir les immeubles qui se sont écroulés.

Les gens commencent à fuir. Les Allemands approchent à grands pas. Les bombardements se succèdent sans répit, de jour et de nuit. De jour en jour, les gens se sauvent davantage. L'offensive est quasiment ininterrompue, et les Allemands s'approchent de plus en plus.

La guerre a éclaté jeudi, samedi Noé arrive et annonce à Sabine, que malade ou pas, il faut se sauver pendant qu'il est encore temps. Les Allemands ne vont pas tarder, on sera pris au piège si on reste ici. Ils ont pris la décision de partir le lendemain. La petite Léa essaye de profiter de la situation et propose qu'on aille à Courtrai. C'était sa dernière leçon de géographie, elle a bien envie de connaître la ville, aussi elle saute sur l'occasion sans avouer évidemment la vraie raison de son choix.

Noé réfléchit, et dit « Mon Dieu que cette enfant est intelligente ! » Tout le monde va à La Panne, qui est la ville la plus proche de la frontière française, juste à côté de Dunkerque, c'est une vraie ruée là-bas, autant aller à Courtrai qui est un peu plus éloignée d'Anvers, mais d'où on aura beaucoup plus de chance de passer en France, parce qu'il y aura beaucoup moins de monde là-bas. Le dimanche 13 mai, c'est le grand départ.

## **Départ pour la France**

Le train arrive à Courtrai. Tout le monde descend, mais la famille s'aperçoit que le train continue jusqu'à Mouscron, c'est-à-dire quasiment à la frontière. Ils remontent donc tous dans le train. Le contrôleur arrive, ils proposent de payer le supplément, mais il ne veut rien prendre, il dit que ce n'est plus la peine.

Arrivés à Mouscron, tout le monde descend avec les bagages, même s'ils n'étaient pas nombreux. On pensait que la guerre durerait moins d'un mois, vu la raclée qu'ils prendraient des Français. On chantait qu'on irait pendre son linge sur la ligne Siegfried, Les baluchons contiennent pas mal de savon, Grand-mère avait dit que c'était la première chose qui venait à manquer lors d'une guerre, alors on avait fait des provisions, mais cela pesait bien lourd.

Arrivés sur le quai, les haut-parleurs se mettent à clamer « En route, les réfugiés pour la France, en route ! » Ce terme de « réfugié » avait quelque chose d'affreux, même pour Léa. Nous devenions semblables à tous ces réfugiés qu'on avait vus fuir d'Allemagne et d'Autriche. Mais il n'y avait pas le choix.

Tout le monde est remonté dans le train, content d'aller en France, mais le cœur bien lourd d'être devenus des réfugiés.

Le voyage sera très long, cinq jours et quatre nuits. Départ le dimanche 13 mai et arrivée le jeudi 17 mai au soir. Le train s'arrête dans toutes les petites gares pour accueillir d'autres réfugiés. Il est ravitaillé dans beaucoup de petites localités, dans les gares, par divers services d'entraide, municipaux ou autres. Probablement par la Croix-Rouge aussi. Par contre, les voyageurs ne quittent jamais le train, sauf durant les alertes lors des bombardements, lorsque le train s'arrête chaque fois en rase campagne, et qu'il faut descendre pour se coucher par terre, non loin de là, à proximité.

Le train est de plus en plus bondé. Chacun s'assoit à tour de rôle. Enfin, le jeudi, le train s'arrête définitivement dans les environs de Toulouse, c'est le terminus et tout le monde descend.

Il y a plein d'autocars qui attendent, alignés les uns à côté des autres. On remplit les cars un à un, et chacun s'en va dans une autre direction, avec son chargement de réfugiés. Mais tout le monde sera hébergé dans la région de Toulouse.

La famille, heureusement au complet, aboutit à Cazaril, petit village de 150 habitants, situé entre Montréjeau et Saint-Gaudens, où tout le monde va être hébergé. Sabine, sa mère Jules et Léa sont amenés chez les Talazac, le maire du village, qui est un paysan comme les autres.

Noé, sa femme et Paulette, sont dans la ferme voisine, chez ceux qu'on appelle les grands bourgeois, car leur fille habite Paris, et est mariée à un avocat.

Oncle Lewek et sa famille sont au presbytère, comme la plupart des réfugiés. L'état paye 10 francs par jour et par personne à ceux qui hébergent des réfugiés, et Sabine et Noé leur ajoutent la même somme en douce pour qu'ils soient contents et s'y retrouvent bien. Cela n'empêche pas que chacun met ici main à la pâte pour aider.



## Cazaril

À Cazaril, c'est carrément le Moyen-âge, ni eau, ni gaz, ni électricité. Il n'y a même pas de fontaine pour puiser l'eau, juste un puits. La cuisine est faite dans l'âtre. Il y a toujours un énorme chaudron noir qui se balance dans la cheminée, on y ajoute tous les jours tous les restes des repas, et le plus étonnant, c'est que c'est vraiment délicieux. Pour la grand-mère, c'est un crève-cœur de ne pas manger cachet, elle ne touche évidemment pas à la viande, Sabine et ses enfants se régalaient eux de cette cuisine délicieuse.

Chacun aide au ménage et à la cuisine. Jules aide même à traire les vaches, il a appris à le faire quand il préparait son « Hachchara » pour pouvoir partir dans un kibboutz.

Au bout de quelques jours Jules reçoit sa feuille de mobilisation pour être incorporé dans l'armée polonaise et il part aussitôt dans son régiment. Pour Léa, au début, tout semble magnifique. C'est le dépaysement total. Il fait beau. La Haute-Garonne est superbe. Elle découvre la montagne. Les cerisiers sont pleins de fruits. Il n'y a qu'à étendre la main pour les cueillir. Les cerises sont délicieuses. Il faut marcher avec un bâton à cause des serpents. Chacun a une canne avec une petite pique au bout, pour le cas où on rencontrerait une vipère. C'était bon de courir dans les champs de blé qui vous arrivent presque à la poitrine, avec plein de coquelicots dedans.

Il y a une épicerie à Cazaril, à vrai dire, plutôt une ferme, où l'on peut acheter 2 à 3 fois par semaine, durant quelques heures, des denrées qui n'existent qu'en ville, c'est-à-dire du sucre, du thé, café, bonbons, etc. Le fermier fait aussi office de coiffeur, c'est-à-dire qu'il met un bol sur la tête, et coupe tout ce qui dépasse autour.

Un jour, on voit oncle Lewek et le paysan se regarder et se jeter dans les bras l'un de l'autre pour s'embrasser. Tout le monde observe la scène, médusé, croyant que Lewek est devenu fou, mais on apprend qu'ils étaient tous deux prisonniers ensemble durant quelques années en Allemagne, dans le même stalag, durant la guerre de 1914 - 1918.

L'un avait été fait prisonnier en Pologne, l'autre en France.

## **La débâcle**

Sabine est évidemment très inquiète, et n'a aucune patience. Elle n'a aucune nouvelle de Jules. Les nouvelles du front sont très mauvaises. C'est la débâcle partout. L'armée est en déroute. Les Allemands approchent. Jacques est dans la Brigade Juive chez les anglais. Il y a beaucoup de pertes en hommes de ce côté-là, et Jules est Dieu sait où en France. Sont-ils vivants ? Ne sont-ils pas blessés, ses deux fils ?

La débâcle est de plus en plus évidente, les Allemands approchent à grand pas. Noé veut que nous quittions la France. L'Espagne est toute proche, et de là, nous pouvons aller à Lisbonne pour attendre nos visas pour partir en Amérique. Sabine ne veut pas bouger, elle attend Jules. L'armée est totalement en déroute, il devrait revenir. Elle a peur de perdre sa trace si elle part d'ici. Il y a plein de soldats qui reviennent de partout. Comment retrouver Jules si elle part ? Elle ne sait pas où il est, et vice-versa, si elle part, il ne la retrouvera pas.

Quelques jours encore. Noé lui donne un ultimatum. Le 22 juin au plus tard, il part, avec ou sans elle, sinon on tombera tous dans les griffes des Allemands. Le cœur bien lourd elle accepte, se sentant quand même responsable des autres aussi.

À la date prévue du 22 juin alors qu'ils bouclent les derniers paquets, Jules fait son apparition dans un tel état, que personne ne le reconnaît. Un soldat sale, hirsute, dépenaillé, barbu. Il a couvert près de 600 kilomètres en une semaine, en stop et à pied. On leur a dit que la guerre était finie, qu'ils se débrouillent comme ils peuvent, qu'ils rentrent chez eux.

La famille lui a juste laissé le temps de se laver et de se raser, avant de partir. Les Talazac pleuraient. Sabine a enlevé une bague de sa main et la leur a donnée. Noé fait de même chez ceux qui les hébergeaient. Ils leur ont juré à tous deux une reconnaissance éternelle. Lewek, sa femme et leur deux fils

sont restés à Cazaril. Noé, Sabine et leurs familles ont pris le bus pour Fos, à la frontière espagnole, toute proche.

## **En route vers l'Espagne**

Au premier poste frontière, il n'y eut pas de problème, les douaniers ont estampillé les passeports et les ont laissé passer. Au second poste, on leur dit que ce n'était plus la peine de venir en Espagne, qu'on venait de signer l'armistice, « vous êtes en zone libre, vous ne risquez plus rien. » Noé et Sabine ont eu beau insister qu'ils ne voulaient pas rester en Espagne, mais aller au Portugal, pour partir aux Etats-Unis. Les douaniers n'ont rien voulu savoir, rien à faire. Malgré leurs supplications, ils ont marqué sur les passeports « Refoulés d'Espagne », et il a fallu retraverser la frontière pour retourner en France.

N'ayant aucune envie de retourner à Cazaril, ils sont allés à Luchon, une petite localité très agréable tout près de Fos.

Bagnères-de-Luchon est une petite ville de cure, en pleine montagne. Sabine a déniché un petit hôtel. Cela ne revenait pas plus cher qu'à Cazaril, et au moins, il y avait l'eau et l'électricité, ce qui semblait un confort inouï.

## **Aix**

Mais Sabine et Noé ne veulent pas s'éterniser là. Ils veulent savoir où est le reste de la famille. Après bien des recherches, ils apprennent que Moshé et sa famille étaient retournés à Anvers, après être restés en rade à La Panne, comme beaucoup d'autres. Mais que Sucher et sa famille avaient abouti à Marseille, après un séjour à Oléron, en pays basque.

Noé et Sabine ont donc décidé d'aller à Marseille, pensant que dans une grande ville, on a plus de chances de s'en sortir. Ils se sont donc rendus à Marseille, où Sucher les attendait sur le quai de la gare.

Malheureusement, il n'est pas possible de rentrer dans la ville, prévient-il. Il y a plein d'inspecteurs devant la gare, on contrôle tout le monde, et aucun étranger ne peut entrer dans la cité s'il n'a pas une autorisation de résider à Marseille.

En ce mi-juillet 1940, devant la gare, il y a toujours des contrôles et des rafles. On interne tous ceux qui n'ont pas assez d'argent pour subsister, le travail étant interdit. On interne aussi déjà certaines nationalités, surtout tous ceux qui ont fui l'Allemagne ou les pays occupés par les nazis. Les belges et hollandais, protégés par leurs consulats, y échappent.

Sucher a ajouté qu'il valait mieux rester quelque temps à Aix, que Jules et Paulette aillent à Marseille pour essayer d'avoir de permis de séjour. Jeunes et beaux, parlant bien français, ils ont beaucoup plus de chances que les autres d'obtenir ces fameuses autorisations. Et Jules et Paulette sont revenus un jour avec, non pas les permis de séjour, mais la promesse de les avoir, à condition de se présenter à la préfecture personnellement. Pour les obtenir, il faut les signer soi-même sur place.

Le premier août 1940, toute la famille a pris le tram. Il y a Noé, sa femme, et Paulette, Sabine, sa mère, Jules, et Léa. Le tram est bondé, tout le monde est debout. Le trajet dure trois heures.

## **Marseille**

Léa n'en peut plus. Elle se sent de plus en plus mal, et au bout de deux heures elle s'évanouit. On arrête le tram. La famille, qui voudrait passer incognito, tremble. Ce n'est vraiment pas la façon idéale de passer inaperçus. La police est là, mais non, on ranime Léa, on lui libère une place pour qu'elle s'assoie, et Dieu merci, le tram repart sans qu'on demande les papiers.

À la préfecture, comme promis, chacun reçoit les récépissés, correspondant à un permis de séjour de trois mois. Sabine a trouvé un meublé, au 31 rues des Petites Maries. C'est en plein quartier arménien, entre la Porte d'Aix, la gare Saint Charles et le Cours Belzunce. Le logis est vraiment minable.

Une pièce toute en longueur au carrelage rouge et aux murs gris, meublée par un grand lit, une table et quatre chaises, ainsi qu'un réchaud à gaz, un évier en pierre grise, une armoire, et c'est tout. Les toilettes sont au rez-de-chaussée, un cabinet à la turque pour toute la maison. Sabine et Léa sont installées au premier étage et partagent l'unique lit. À côté, il y a une autre chambre occupée par d'autres gens. Sucher et sa famille sont au second, un peu plus grand, et à côté, il y a une toute petite chambre sans fenêtre, avec deux petits lits et un évier pour Jules et sa grand-mère.

Au troisième étage il y a aussi une famille de réfugiés, les M., mais avec eux, c'est très dur, car à chaque rafle, à chaque mauvaise nouvelle concernant les Juifs, monsieur M. a la diarrhée, et la queue devant les toilettes n'en finit pas.

Noé et sa famille sont aussi très proches de là, dans un petit hôtel, rue de Petit Saint -Jean, à quelques pas de là.

Sabine doit acheter des draps, couvertures, casseroles, et vaisselle, puisque l'on n'est plus à l'hôtel. Mais cela semble bon quand même de se dire qu'on va vivre d'une façon indépendante. Léa est contente d'être dans une grande ville. On n'y connaît pas encore les privations, sauf pour la viande, que par égard pour sa mère, Sabine n'achètera pas durant un an, puisque l'on ne vend plus de viande cachère. Au bout d'un an, voyant sa fille anémiée, Sabine décide d'acheter de la viande, mais il n'y a plus grand-chose, le rationnement est déjà installé depuis longtemps. Yetty lui propose de venir manger de la viande chez elle, les jours où il y en a. La nourriture est rationnée, on a des tickets pour chaque denrée, sauf pour les fruits, ceux-ci n'étant pas réquisitionnés par les Allemands, leur transport étant trop fragile, en 1940, ce n'est pas encore trop méchant. Il est interdit de vendre du pain frais, donc on l'achète rassis, c'est celui de la veille, mélangé à je ne sais quoi, le pain blanc n'existe plus.

Jules a un grand groupe d'amis. Tous des réfugiés, des jeunes gens, des jeunes filles, et aussi de jeunes couples. Il y a évidemment aussi Paulette, puis Diane et Harry, les amis qu'on voit le plus souvent chez Sabine à la maison.

Eux sont belges, alors que la majorité des amis sont polonais ou allemands. Pour Léa, la grande joie, quand Diane et Harry viennent, c'est de jouer avec Tchouky, leur chien, un bel épagneul breton.

La famille commence à s'habituer à la vie de Marseille. Léa est heureuse d'être avec sa maman. Elle aime son quartier, même s'il est très pauvre. Ce quartier arménien est plein d'odeurs orientales. Léa est très sensible aux odeurs. Chaque ville a une odeur spécifique, et elle pense qu'elle reconnaîtrait une ville, les yeux fermés, rien qu'à son odeur, même si elles changent, ces odeurs, suivant la pluie et les saisons. Elle aime ces odeurs d'épices dans sa rue.

Elle donne des leçons de français à sa grand-mère. Celle-ci a décidé d'apprendre un peu de français pour pouvoir faire des courses toute seule. Elle se débrouille très bien, malgré ses 80 ans. Elle est encore très agile et fait tout elle-même, bientôt, elle descendra effectivement toute seule acheter du pain et des tas d'autres choses.

Oncle Lewek et sa famille ont été raflés quelque part et ont abouti au camp de Rivesaltes. Sabine et Noé leur envoient tout le temps des colis, car c'est réellement la famine qui sévit là-bas. Ce camp, comme ils le décrivent, est vraiment quelque chose d'affreux.

À Noël, on a pu trouver du chocolat. Mais uniquement chez la « Marquise de Sévigné » sous forme d'une crèche, avec un petit Jésus en sucre. Léa est folle de joie, mais sa grand-mère refusera d'y goûter et regardera avec désolation une crèche avec un petit Jésus tout rose sous son toit.

## **Lois antijuives**

Les premières lois anti-juives sont promulguées. Il faut aller à la préfecture pour se faire recenser. Des heures de queue, pour sortir de là avec son petit récépissé prouvant qu'on a bien été déclaré être juif. Petit à petit, la tension monte. Les ressortissants allemands et autrichiens sont les premiers à être raflés et envoyés dans des camps. Ils ont beau être les premières victimes des

nazis du fait qu'ils sont juifs, ils sont considérés comme les premiers ennemis de la France.

Pour Léa, le fait d'aller à l'école, donne une impression de vie un peu plus normale que pour les adultes, qui sont totalement désœuvrés. Il est interdit de donner du travail aux réfugiés juifs ou de les faire travailler.

Il y a quand même une certaine entraide parmi eux. La couturière, qui vient à la maison habiller les femmes, est polonaise. La confection existe à peine. Elle a loué une machine à coudre et travaille dans son petit meublé. Elle arrive ainsi à subsister et à être encore en liberté. Le dentiste est viennois. Léa ne l'aime pas, car il fait mal. Il vient à la maison avec sa mallette dans laquelle se trouve une roulette portative qu'il branche sur une prise et quelques autres instruments. Il vous installe sur une chaise à côté de la prise, une cuvette sur vos genoux et un verre d'eau à côté. On est loin de la partie de plaisir.

La famille va presque tous les jours au jardin du Cours Belzunce. Tous les juifs des environs s'y retrouvent. On y discute, mais on vient surtout aux nouvelles, chacun raconte ce qu'il sait, ce qu'il vient d'apprendre. C'est là que se retrouvent surtout les femmes et les enfants.

Les rafles commencent à devenir plus importantes et la publicité antijuive fleurit partout, au cinéma, dans les actualités, sur les affiches, les expositions. Tous les malheurs de la France ont été provoqués par les Juifs, tout est de leur faute. Ils sont responsables de tout, surtout de la guerre et de ses conséquences, la guerre aussi a été perdue à cause d'eux.

1941 commence très tristement et on a l'impression que cela ne finira jamais, que la guerre est perdue. Heureusement que Sabine a apporté tous ses bijoux avec elle, elle doit les vendre au fur et à mesure pour avoir de quoi vivre, puisque le travail est interdit. Tous les trois mois, il faut prolonger son permis de séjour. Des heures et des heures de queue à la préfecture, en tremblant de peur qu'ils ne soient pas renouvelés. Avec obligation de déclarer ses ressources. Si elles sont insuffisantes, on est interné dans les camps.

Quand on sort enfin de là, heureux, avec le tampon qui témoigne qu'on a trois mois de liberté de plus, on peut quand même être pris dans une rafle et internés. Ce tampon n'est pas une vraie sécurité, mais sans lui on n'a rien, ni droit de location, ni cartes d'alimentation.

Le rationnement devient aussi beaucoup plus dur, il y a de moins en moins de denrées, et maintenant il faut s'inscrire chez les commerçants, le boucher, l'épicier, le crémier, on n'a plus le droit d'acheter dans un magasin autre que ceux chez qui on est inscrits. Et comme l'épicier ou n'importe quel autre marchand n'a plus peur de perdre le client, puisqu'il n'a pas le droit d'aller ailleurs, il peut se montrer arrogant, et mal le servir, le client n'a pas le choix, il doit tout accepter, qu'il le veuille ou non.

Évidemment, le marché noir marche très fort et les clients qui achètent beaucoup au noir sont très chouchoutés, les autres, ce n'est pas du tout pareil. Sabine n'achète jamais rien au marché noir, elle est obligée d'économiser au maximum pour faire durer ce qu'elle a. On ne sait pas combien de temps la guerre va durer, il faut garder de grosses sommes pour les coups durs et pour les passages, si on arrive enfin à sortir d'ici.

Il n'y a aucun chauffage dans les petits meublés, le sol est en carrelage, ce qui le rend encore bien plus froid, et l'hiver est quand même assez rude à Marseille. Parfois il neige. Pour se réchauffer, Sabine et Léa vont aux «Dames de France», le grand magasin de la rue Saint-Ferréol, ou au cinéma, où on reste souvent deux séances de suite, car la salle est bien chauffée. L'autre distraction, qui ne coûte pas très cher, c'est de prendre le tram, n'importe lequel, chaque fois un autre, et d'aller jusqu'au terminus. Ensuite on descend se promener et découvrir un quartier que l'on ne connaît pas.

## **Visa pour l'Amérique**

Vers le mois de mars, oh merveille ! le visa américain est enfin arrivé pour grand-mère, Yetty, Sucher et les enfants, Lily et Arlette. Maintenant il faut qu'ils fassent toutes les autres démarches avec des heures de queue partout,



pour avoir les visas de transit espagnol et portugais, car les bateaux partent de Lisbonne. Il y en a donc encore pour quelques belles semaines, ensuite il faut payer les billets pour le passage du bateau, on ne peut pas quitter le pays auparavant. Au bout de quelques mois, ils partent enfin, heureux et tranquilles, vers l'Amérique, sachant que les autres ne vont pas tarder, vu que leurs demandes de visas avaient été faites en même temps, il y a un peu plus de deux ans, lors du séjour de Sabine à New-York. Effectivement, 3 ou 4 semaines plus tard, la convocation tant attendue au consulat américain, est là.

Le jour du rendez-vous arrive enfin. L'euphorie est à son comble. Toute la famille arrive bien en avance et au complet, car tout le monde doit être présent. En arrivant dans la salle d'attente, chacun est surpris de voir les M., un couple d'amis, car eux ils n'ont personne en Amérique, ni famille, ni amis. Pour obtenir un visa, il faut que ce soit un américain qui en fasse la demande et qu'il s'engage aux Etats-Unis pour prendre en charge la responsabilité civile et morale de ces gens et être totalement responsable d'eux.

Le consul ou son second, ou un des responsables de l'ambassade reçoit la famille, regarde la convocation, sort un dossier qu'il vérifie et se met à crier « J'ai déjà donné des visas à des Zandmer, ce n'est pas normal qu'il y ait tellement de membres d'une même famille qui partent en Amérique ». On a beau dire que les demandes de visas n'ont pas été faites par les mêmes personnes, ceux de Sucher, de sa famille et de sa mère ont été faites par un fils et un frère, ceux de Sabine ont été demandés par son cousin, sénateur à Washington, quand Sabine était en Amérique, et ceux de Noé par un autre frère. Le fonctionnaire ne veut rien savoir, déchire les convocations et barre les dossiers, en disant « Vous n'avez qu'à faire une nouvelle demande ».

Quand ils sont sortis, ils ont vu les M. qui attendaient dans l'antichambre, et on a remarqué la main nue de madame M. L'énorme diamant qui brillait à son doigt dans la salle d'attente avait disparu. Les M. sont partis peu après en Amérique. Sabine et Noé, ulcérés d'avoir été dépossédés de leurs visas par le consulat américain qui les monnayait pour son propre compte, n'ont rien pu faire. Il n'y a personne à qui se plaindre, à qui demander justice.

Sabine et Noé essayent maintenant de se tourner vers des pays qui vendent des visas, tout à fait légalement d'ailleurs, avec une demande préalable. Au début de la guerre, on pouvait très facilement acheter des visas brésiliens, cubains ou autres. Mais ils avaient préféré attendre leurs visas américains et partir directement aux Etats-Unis. Maintenant les visas deviennent de plus en plus aléatoires. Les pays qui en délivraient par-ci par-là sont de plus en plus rares, de plus en plus lointains et sous-développés. Et les queues devant les consulats sont telles, que c'est réellement décourageant. Surtout lorsqu'on parle aux gens qui attendent. Ils racontent tous qu'ils reviennent pour la dixième fois sans en voir la fin.

Les ressortissants belges peuvent aller au Congo, les hollandais en Indonésie, et dans toutes les colonies néerlandaises. En outre, ils sont protégés par leurs consulats. Mais pour les polonais, allemands, autrichiens, et autres pays de l'Est, aucune porte n'est ouverte, personne n'en veut. Jacques, le fils de Sabine qui s'était engagé en 1939 dans la Brigade Juive chez les anglais, essaye de faire venir sa mère en Palestine, mais c'est impossible, les Anglais n'y laissent rentrer aucun Juif. Bien que le grand mufti de Jérusalem soit un grand ami d'Hitler, ils ne veulent pas le froisser. Le crime de non-assistance à personne en danger n'existe pas pour les pays, il n'existe qu'à titre individuel.

Il y a deux grands cafés à Marseille sur la Canebière, le Noailles et le café Riche, où la plupart des Juifs viennent tous les jours. C'est là qu'on peut apprendre qui est parti et où, qui a été raflé, quel pays délivre des visas. Enfin, on y va aux nouvelles. Le jardin du Cours Belzunce, c'est surtout pour les femmes, les cafés, c'est beaucoup plus sérieux, ce sont surtout les hommes qui y vont. Il y a aussi des gens qui viennent tout le temps pour avoir des tuyaux, mais ne donnent pas les leurs, et qui un beau jour arrivent à partir, sans en avoir jamais parlé à personne, même à leurs meilleurs amis.

Jules y va tous les jours pour quelques heures. Que faire à 26 ans, quand il est interdit de travailler ? Il y joue à la belote avec un jeune inspecteur de police qui l'avait pris en amitié. Il y bavarde évidemment aussi avec ses compatriotes qui sont devenus des habitués, et essayent tous de savoir quelque chose, de

trouver une porte de sortie pour fuir cette France de Vichy, soi-disant libre.

Depuis que la famille est partie en Amérique, la grande amie de Léa, c'est Marthoune, c'est-à-dire Marthe. C'est une grande perche rousse, mince et adorable. Elle vit seule avec sa mère, son père est prisonnier de guerre. Elle habite rue de la Joliette, près de la Porte d'Aix. Après la classe, elles sont toujours ensemble, soit chez l'une, soit chez l'autre.

Jules est toujours avec Diane et Harry. Sabine trouve que ce n'est pas normal. Il a une fiancée à Londres, Zelda, une très belle fille. Et Sabine estime qu'un couple, a aussi besoin d'être seul.

## **Vie quotidienne difficile**

L'alimentation est de plus en plus difficile. Il faut faire la queue pour chaque chose. Chaque jour, il y en a pour 2, 3, ou 4 heures à attendre pour acheter tout ce qui est rationné, ainsi que pour les fruits et légumes. Les gens arrivent en général deux heures avant l'ouverture des magasins, matin et après-midi, pour se mettre dans les rangs. Pour ceux qui viennent après, au bout de 2 ou 3 heures d'attente, l'article est souvent épuisé. Le plus souvent, c'est Léa qui est de corvée pour les queues. Cela lui est très dur, et très souvent, elle s'évanouit au bout de deux à trois heures. On la relève alors et on la met dans la file des priorités, celle pour femmes enceintes et mères de jeunes enfants. Mais elle n'y gagne pas grand-chose, c'était presque son tour.

1942 s'annonce encore plus tristement. Les rafles font rage. Chaque matin à 6 heures, on dit « ouf ! », ce n'est pas pour aujourd'hui. C'est toujours entre 4 et 6 heures du matin que la police vient pour arrêter les gens. Qu'ils aient un permis de séjour ou non.

On cherche désespérément un endroit où fuir, mais c'est bien difficile. Acheter un visa normal pour quelque pays du bout du monde, cela n'existe presque plus et cela prend un temps infini à obtenir. Donc, on cherche surtout un tuyau pour un bon passeur pour traverser les Pyrénées. L'Espagne représente le salut, même si on est enfermé dans un camp immense comme celui de Miranda,

ce n'est pas drôle, mais au moins on a la vie sauve. De là, on peut peut-être trouver une solution pour aller au Portugal, et une fois là, toutes les portes sont ouvertes pour partir où on veut, dans le vaste monde. Jules a essayé plusieurs fois de partir en Angleterre et est toujours rentré bredouille.

Chaque fois, cela lui a coûté cher. La dernière fois, cela lui a coûté non seulement l'argent pour le passage, mais même sa valise. On lui a donné un rendez-vous, pour partir le soir, à un endroit précis. On est bien venu le chercher à l'heure convenue, mais on lui a dit qu'il fallait revenir dans une grosse heure, car il y avait un contrôle sur le bateau, qu'on allait lui prendre déjà la valise pour qu'il ne se fasse pas remarquer en montant à bord. Qu'il soit à telle et telle heure sur le quai. Quand il est revenu pour embarquer, il a constaté que le bateau de pêche avait disparu, avec sa valise et l'argent qu'il avait payé pour le passage. Et il est revenu dans la nuit à la maison, tête basse, comme d'habitude.

## **Partir**

Il n'y a jamais de garanties pour les passages de frontière. Outre le risque d'être pris, il y a toujours celui de tomber sur des gens malhonnêtes, qui sont là pour essayer de profiter de votre malheur. Les passages se payent toujours d'avance.

Ils sont dans un tout petit hôtel. On mange dans le jardin, et pour le dessert, on vous donne juste une assiette et on cueille soi-même les figues qui se trouvent au-dessus de la table, presque sur vos têtes. Léa a presque toujours les mains poisseuses. On a beau les laver, cela ne part pas, la sève qui coule blanche et laiteuse de ces figues mûres, devient grise et presque noire, comme de la résine, comme du caoutchouc liquide. On a beau frotter pour les laver, il reste toujours des traces. Mais les moments de bonheur passent hélas très vite, et il faut retourner à Marseille où la vie est moins drôle. Sabine et Noé se battent toujours pour essayer de trouver un visa quelconque, même de transit, mais cela devient quasi impossible.

À l'école, au moins deux fois par semaine, on vient relever les noms de tous les enfants juifs. Léa est la seule étrangère, il y a une autre fille juive, mais elle est française.

Jusqu'en 1941, Léa a eu des nouvelles de son père par ci par là, via la Croix Rouge. Elle a appris qu'il était dans le ghetto de Varsovie. Léa sait qu'elle n'a pas beaucoup de chances de le revoir vivant, et elle s'en veut beaucoup de ne pas avoir voulu en parler à sa mère, quand il la suppliait de lui demander de reprendre la vie commune. Elle se sent très coupable.

Il y a un peu moins d'un an, oncle Lewek, tante Sala et leurs enfants ont réussi à fuir du camp de Rivesaltes. Ils ont raconté les horreurs de ce camp. Tous les jours, il y avait des morts, de faim surtout, de froid et de maladie. Ils sont allés chez les Talazac, à Cazaril, qui avaient voué une gratitude éternelle à Sabine, pour tout ce qu'elle leur avait donné, argent et bijoux. Ils les ont mis à la porte immédiatement, bien qu'il ait été le frère de Sabine. Ils ont réussi à y rester un seul jour, à grand peine. L'ami prisonnier de la guerre 1914-1918 n'a rien voulu savoir non plus. Après quelques tentatives pour se cacher, les pauvres gens ont été repris et de nouveau internés à Rivesaltes.

La situation à Marseille devient tellement précaire qu'il faut penser à fuir clandestinement. Ce n'est plus la peine de se faire d'illusions pour d'hypothétiques visas, on sera pris avant. Jules qui a déjà des faux-papiers, est parti avec Diane et Harry, et quelques autres jeunes gens aux Quatre-saisons, petit endroit de villégiature à une bonne dizaine de kilomètres de Marseille. Sabine commence à emballer les bagages. Elle donnera les valises à garder en attendant au Joint. On ne peut traverser les frontières qu'à pied et évidemment sans bagages.

## **Rafle**

À Paris a déjà eu lieu il n'y pas très longtemps la rafle de Vel d'Hiv. Une fin d'après-midi, le mois d'août est déjà avancé, Léa est seule à la maison, on sonne à la porte.

Elle descend ouvrir, c'est l'inspecteur de police, le copain de Jules, celui avec qui il joue à la belote. « Ne dormez pas à la maison ce soir, et avertissez tous vos amis qu'ils ne dorment pas chez eux, il y aura une grande rafle à l'aube, vous êtes sur la liste, ainsi que tous les Juifs étrangers. »

Léa part immédiatement avertir tous les coreligionnaires qu'elle connaît. Quand elle revient, Sabine est là, elle lui fait part de la visite de l'inspecteur et dit à sa mère qu'il faut partir de suite. « Où veux-tu qu'on aille ? », répond Sabine. C'est vrai que la soirée est déjà bien avancée. Léa ne veut rien savoir. Une nuit à la belle étoile ne lui fait pas peur, mais Sabine n'est pas du même avis. N'importe comment Jules est déjà parti, et les femmes risquent moins. « C'est faux », rétorque Léa, « le danger est exactement le même pour les femmes et les enfants que pour les hommes. On va aller rejoindre Jules aux Quatre-saisons. »

Sabine n'est pas convaincue. « Je ne sais pas où il habite, et il fera nuit bientôt. » Léa rétorque qu'il y a probablement deux hôtels aux Quatre-saisons, au maximum trois, donc on le retrouvera. Sabine lâche du lest : « D'accord, à condition qu'il y ait un tram pour y aller, sinon tant pis. » Il y avait trois fois par semaine un tram tard le soir, uniquement les soirs d'opéra. Jour de chance, il y a ce soir un tram, à cause d'un spectacle à l'opéra, pour permettre aux gens des banlieues d'y aller.

Léa et sa mère ont pris toutes deux des affaires pour la nuit et elles sont parties. Elles sont arrivées un peu avant minuit et ont trouvé Jules dans le premier hôtel. Une chance que Léa se soit souvenue de son faux nom, sinon cela aurait été plus difficile. Le lendemain matin on apprend qu'il y a eu une grande rafle à Marseille, et dans toute la France Libre.

Il faut aller récupérer les affaires à Marseille, car elles sont là, absolument sans rien.

Léa part, et arrivée rue des Petites Maries, elle voit les scellés sur la porte. La concierge arrive en hurlant et lui interdit de toucher aux scellés. Léa ne veut rien savoir. Elle estime que c'est à elle. Le loyer est payé d'avance et

les affaires lui appartiennent. La concierge la frappe et veut lui arracher les clefs. Elles se battent, mais Léa a le dessus, et la concierge s'en va en courant, disant qu'elle va chercher la police.

Léa arrache les scellés, se dépêche d'emballer les deux valises qui étaient presque terminées par Sabine, prend un peu d'affaires, le strict minimum de ce qu'elles ont besoin pour une quinzaine de jours et se sauve avec les bagages à toute vitesse. Elle n'en peut plus tellement c'est lourd, mais il faut se dépêcher avant que la concierge ne revienne du commissariat avec les agents.

Elle dépose les deux valises au Joint et retourne aux Quatre-saisons, avec au moins un peu d'affaires pour pouvoir se changer et s'habiller décentement.

## **Départ de Marseille**

Maintenant, il va falloir que Léa aille tous les jours à Marseille pour faire le nécessaire pour organiser le départ. Sabine s'est déjà mise en rapport avec une organisation qui a des passeurs pour traverser les Pyrénées. Pour Jules, c'est trop dangereux d'aller à Marseille, à cause des nombreux contrôles. Malgré les papiers français, on déshabille souvent les hommes pour voir s'ils sont juifs. Sabine parle très mal le français. Ne reste que Léa pour faire le nécessaire.

Il faut aussi aller pour les faux-papiers pour elle et pour Sabine, apporter les photos, puis récupérer les cartes d'identité. C'est une imprimerie qui travaille normalement le jour, mais ne reçoit que la nuit pour tout ce qui n'est pas régulier. Léa avait peur de partir ainsi seule la nuit, mais il n'y avait pas le choix. À 15 ans, elle est très mince et mignonne, dans les trams, et partout, les garçons lui font la cour, à Marseille ils sont en général très entreprenants, elle a beaucoup de mal à se débarrasser d'eux. En général, pour s'en débarrasser, elle leur pose des lapins en fixant des rendez-vous à une adresse quelconque. La seule façon d'avoir la paix.

Il faut aussi se rendre plusieurs fois à Marseille voir l'organisateur du départ, et à la fin apporter l'argent, 50,000 Frs. par personne, une somme considérable. Léa tremble en se déplaçant avec 150,000 Frs. sur elle. Le voyage est si long et à part les garçons qui l'importunent, il y a aussi beaucoup de contrôles. Et Sabine doit sûrement trembler autant qu'elle. Mais toute blonde, avec un nez retroussé, elle n'a absolument pas l'air juive, de ce côté là au moins, ce n'est pas trop risqué.

Cette longue semaine aux Quatre -Saisons lui a semblé bien dure, mais heureusement le départ approche. Ils doivent retrouver Noé et sa famille dans le même groupe. Avant le départ, on leur a dit que le groupe se compose d'une dizaine de personnes.

Diane pleure beaucoup, l'organisateur n'a pas voulu d'elle, car elle a un bébé de 4 mois. Il estime que ce n'était pas possible de traverser les Pyrénées avec un bébé, que cela mettrait tout le groupe en danger. Pourtant la situation était moins dangereuse pour le couple, du fait qu'ils étaient belges, ils risquaient moins la déportation que les autres.

Le rendez-vous est à Cerbère, dernière ville française avant la frontière espagnole. Au lieu des dix personnes annoncées, le groupe en compte une quarantaine. Non seulement cela ne passe pas inaperçu, mais c'est tout simplement c'est aberrant. Un premier août, 40 personnes arrivant en vacances dans une petite station balnéaire comme Cerbère, cela ferait déjà beaucoup, mais un 31 août, c'est carrément de la folie. Surtout que beaucoup de gens du groupe ont l'air vraiment étrangers. Les villageois regardent drôlement ce rassemblement hétéroclite.

Au bout de plusieurs rendez-vous où un responsable vient chaque fois annoncer qu'il faut revenir dans quelques heures, il annonce enfin que le départ aura lieu le soir, car l'on traverse généralement les frontières de nuit. Il dit aussi qu'ils ont loué deux chambres dans un hôtel, pour que chacun puisse en attendant y poser ses quelques paquets.



## **Dénonciation**

À l'heure prévue pour le départ, il fait déjà bien sombre, le responsable revient pour dire que le passeur n'a pas pu venir maintenant, qu'il viendra à l'aube, à quatre heures du matin. Que chacun aille se reposer un peu dans les deux chambres, que l'on viendra chercher tout le monde dès que le passeur sera là.

C'était un tout petit hôtel, on y va par petits groupes en se cachant pour ne pas être vus, et on se retrouve une vingtaine de personnes dans chaque chambre, assis les uns sur le lit, un autre sur l'unique chaise, la majorité par terre.

À 4 heures du matin, on cogne à la porte, très fort, en criant «Ouvrez Police». Immédiatement les gens essaient de se cacher, mais c'est impossible, quelques-uns sous le lit, dans le placard, n'importe où, mais la porte s'ouvre quand même très violemment, et les agents font irruption. Évidemment ils récupèrent immédiatement tout le monde. Hurlements, crises de nerfs, supplications, évanouissements, Léa a l'impression de voir une tragédie au théâtre. Les uns s'agenouillent en suppliant, « Qu'avons nous fait ? Notre seul péché est d'être nés juifs. »

Mais au grand étonnement de Léa, elle entend les agents dire «Si vous étiez venus nous trouver seuls, on vous aurait aidé nous-mêmes à traverser la frontière, mais là, il est impossible de faire quoi que ce soit. On vous attend depuis deux jours, on a la liste avec tous vos noms, vous étiez dénoncés avant votre départ de Marseille. »

L'autobus attendait devant la porte, et le groupe entier, encadré de tous côtés par la police, arrive à Rivesaltes le 1er septembre 1942.

## **Rivesaltes**

Rivesaltes, un camp immense, des baraques à l'infini, le trajet à l'intérieur du camp semble sans fin. Enfin le car s'arrête, tout le monde descend et on annonce au groupe «ici vous êtes dans l'îlot K, l'îlot des condamnés à mort.

Très peu de gens parmi ceux qui ont aboutis ici resteront vivants. »

On éparpille les gens dans les baraques. Chacune est constituée d'un immense bloc de ciment rectangulaire, très long, deux portes, une à chaque extrémité de la baraque, de minuscules fenêtres sous le toit, tellement hautes qu'il est impossible de voir quoi que ce soit, de la paille par terre sur les deux côtés de la longueur, chacun reçoit deux couvertures brunes, une pour mettre sur la paille, l'autre pour se couvrir.

Hommes, femmes, enfants, tout le monde est mélangé. Il y a environ une centaine de personnes dans chaque baraque et chacune d'elle porte un numéro.

L'îlot est un camp à l'intérieur du camp. Il est isolé du reste du camp par des barbelés, avec des miradors tout autour, où se tiennent en permanence des hommes armés. Il est éclairé de jour comme de nuit. Rivesaltes a été construit pour les réfugiés d'Espagne, ensuite on y a mis les Allemands, les Autrichiens, puis les réfugiés qui n'avaient pas les moyens de vivre sans travailler, ensuite tous les Juifs étrangers, même ceux qui avaient des papiers avec des permis de séjour. Puis, on a isolé l'îlot K du reste du camp et on y a interné tous les Juifs pour les déporter.

Il y a encore beaucoup de réfugiés espagnols, mais eux sont dans les autres îlots et vivent en semi-liberté, ils ont le droit de sortir du camp. Beaucoup travaillent dans l'îlot K. La police, l'administration, est faite par les français, les travaux sont faits par les Espagnols.

Chacun a délimité sa petite place avec ses affaires posées devant sa tête, contre le mur. Personne ne se déshabille pour se coucher, on dort tel quel, avec ses vêtements et ses chaussures. Pour se laver, il y a une baraque spéciale. On y va après l'appel, à tour de rôle, les hommes ensemble, puis les femmes ensemble. Il y a de la place pour une centaine de personnes, et il y en a une qui se tient devant la porte, pour que personne n'entre durant la toilette. L'intérieur est parcouru d'une grande quantité de rangées de tuyaux, qui vont d'une extrémité du mur à l'autre, ils sont percés environ tous les 30 cm. En dessous court un long bac en ciment. À l'extrémité de chaque tuyau se trouve

un robinet. Il faut se déshabiller en vitesse et se mettre tout le long de ces tuyaux, on ouvre le robinet, et l'eau sort simultanément par chaque trou. Il faut se dépêcher de se laver, tout le monde ensemble, pendant que l'eau coule. La première activité le matin, c'est l'appel, il dure assez longtemps, devant chaque baraque, en rangs, sans bouger, sans parler.

Après la toilette, c'est le petit déjeuner. Une longue queue à faire avant de pénétrer dans la baraque du réfectoire. Un morceau de pain noir, avec un infâme breuvage baptisé café noir, qui n'en a ni la couleur, ni le goût. À midi, le déjeuner est identique tous les jours. D'abord un potage fait à base de légumes pourris, qui doivent probablement changer suivant les saisons, ensuite une gamelle avec des haricots blancs à la sauce tomate. Cette sauce rouge fait mieux ressortir les vers blancs qui nagent dedans. Des gros vers blancs, aussi nombreux que les haricots. Les premiers jours, on pousse avec dégoût sa gamelle devant soi. Au bout de trois jours, on a tellement faim que l'on essaye de repêcher les vers pour les jeter, et on mange le reste. Encore trois jours, et on a tellement faim qu'on mange le tout, et ensuite, on essaye de se placer à côté des nouveaux venus, sachant, qu'invariablement, ils repousseront leur gamelle, dégoûtés par les vers, et qu'on la récupérera.

Et des nouveaux venus, il y en a tous les jours, vu la fréquence des rafles. Le soir, c'est la même soupe qu'à midi, avec un bout de pain noir. La faim vous tenaille chaque jour davantage. Léa a un peu plus de chance, car l'YM-CA, groupement de secours américain, distribue chaque jour une soupe aux enfants, et Léa y a encore droit. C'est une vraie bonne soupe, mais il faut ramener son récipient soi-même. Elle a trouvé, comme la plupart des enfants d'ailleurs, une vieille boîte de conserve vide, mais il faut faire très attention en buvant sa soupe, de ne pas se couper les lèvres.

Ensuite il y a les latrines. Une longue plate-forme en ciment, surmontée d'un mur de chaque côté, une petite dizaine de marches à chaque extrémité pour y accéder. Le long du mur, des petites cloisons de séparation, très peu hautes. En guise de porte, un morceau de bois qui cache des genoux à la poitrine, aucune fermeture, ce n'est pas la peine, car on voit le haut du corps ainsi que

les jambes lorsqu'elles sont occupées. Il y a juste un trou au milieu. Par terre, par derrière on voit des grands baquets posés à même le sol, qui reçoivent les déjections. Rien ne les cache, ils sont à ciel ouvert, mieux vaut ne pas marcher trop près, Rivesaltes étant une région très venteuse, les jours de grand vent, on reçoit facilement les excréments sur la tête ou sur soi. La police stationne toujours à l'intérieur des latrines contre l'autre mur.

À côté des cuisines, une autre baraque sert probablement d'office. Devant, se trouve une montagne de légumes. Des tomates, des navets, des aubergines. Tous les légumes de saison y sont déversés les uns sur les autres, comme on déverse du sable. Inutile de dire l'état de pourriture de ces légumes, exposés ainsi en plein soleil, qui sont l'alimentation principale du camp. De chaque côté de ce monticule, se tient un agent armé de son fusil, prêt à tirer sur quiconque s'approcherait pour essayer de voler quelque chose. Ces légumes, base de la nourriture, ils serviront à faire la soupe, midi et soir.

À part l'appel obligatoire du matin, il n'y a rien à faire au camp. Il n'existe aucun endroit où aller autre que sa baraque. Le réfectoire n'est ouvert qu'aux heures de repas, nulle part où il y ait une table ou une chaise pour s'asseoir. Donc on marche, on se promène. Un petit espagnol fait la cour à Léa, mais elle ne veut rien savoir. Il a 16 ou 17 ans et travaille au camp. Quand il a essayé de l'embrasser par surprise, elle a réussi à se défaire de son étreinte et l'a giflé bien fort. C'était la première gifle qu'elle a donné à un garçon. Mais il ne lui en veut pas, et de temps en temps il lui apporte un morceau de pain. Elle se promène souvent avec Paulette, sa cousine, et une amie de celle-ci, toutes deux âgées d'une vingtaine d'années.

## **Jacques**

Dès les premiers jours, un petit groupe de jeunes s'approchent d'elles, et parmi eux Léa ne voit qu'un jeune homme, Jacques. Il est beau comme un dieu. Il a 19 ou 20 ans, brun, le teint basané, des dents éclatantes, et des yeux comme elle n'en a jamais vu. Des yeux rieurs, gris, mais d'un gris qui n'est pas une

couleur, mais quelque chose de vivant comme de l'eau, comme un torrent qui coule, et qui paraît encore plus limpide sous ses longs cils et ses sourcils d'un noir de jais. Léa a le cœur qui bat à se rompre, comme cela ne lui est encore jamais arrivé. Et comme il recherche vraiment la compagnie de Paulette qui est très belle, elle le voit souvent, à chaque fois avec la même émotion. « Voilà les trois grâces », dit-il en riant dès qu'il les voit, et Léa est toute fière d'être incluse dans le compliment. Il donne souvent à Léa une tape amicale sur la tête, comme à un petit chien, en lui ébouriffant les cheveux. Elle fond de plaisir et d'émotion. C'est évidemment à Paulette qu'il fait la cour, mais qu'importe, le voir, l'entendre parler, est une telle joie pour Léa qu'elle en est toute heureuse. Comme il est de Bruxelles, et qu'elles sont aussi de Belgique, le contact est encore plus fort.

## **Déportations**

Le 3 septembre a lieu la première déportation. L'appel commence beaucoup plus tôt, et après l'appel intérieur de la baraque, vient l'appel général, qui, lui, est très long. Ceux qui vont être déportés passent de l'autre côté des barbelés. Le directeur du camp, et tout l'état-major sont présents. On traîne de force ceux qui ne veulent pas aller de l'autre côté. Des cris, des pleurs, des suicides, des évanouissements, c'est un spectacle horrible.

Cela se termine enfin l'après-midi et tous ceux qui restent peuvent enfin quitter les rangs.

Personne du groupe de Cerbère n'a été déporté, cela ne faisait que trois jours qu'ils étaient là et les listes se préparent à l'avance. Par contre, les Belges du groupe ont été libérés par leur consulat. Le restant du groupe est assez uni, et après la déportation, on voit un ami d'entre eux, dont la moitié de la tête est devenue blanche. Ses cheveux étaient bruns le matin, et maintenant ils sont bruns d'un côté et blancs de l'autre. Un médecin qui faisait partie de notre groupe nous dit qu'il n'aurait jamais cru que ce fut possible, s'il ne l'avait vu de ses propres yeux.

Tout le monde sait que la déportation, c'est la mort. Personne n'a connaissance des chambres à gaz, mais on sait que les gens mourront de faim, de froid, d'épuisement au travail, car ils seront envoyés dans les mines de sel et autres travaux forcés, et que presque personne n'en réchappera. Si à Rivesaltes, le directeur du camp se promène souvent avec un fouet à la main, qu'est-ce-que ce sera chez les nazis !

Pourtant le soir, c'est la fête. Les jeunes, et même beaucoup de moins jeunes se rassemblent tous les soirs. Ils forment un grand cercle, comme autour d'un feu de bois, sauf qu'il n'y a évidemment pas de feu. Mais le camp est éclairé par les miradors comme en plein jour. Ces veillées durent une bonne partie de la nuit. On chante. Certains chantent seul ou tous en chœur, dans toutes les langues. En français, en allemand, en yiddish, en russe, en hébreu. On danse avec fougue comme si la guerre n'existait pas, comme s'il n'y avait pas de déportations, comme si on voulait conjurer la mort. On oublie la faim. Il y a ceux qui dansent seuls, de vrais artistes, mais on danse aussi beaucoup la Hora ainsi que d'autres danses israéliennes. Il y a beaucoup de sionistes parmi les jeunes.

Léa est toujours dans les parages de Jacques. Du fait que les B. sont de Belgique aussi, on bavarde beaucoup plus souvent ensemble. Le frère de Jacques qui ci 17 ans lui fait la cour, mais il ne l'intéresse pas, il n'y a que Jacques qui compte.

Léa a appris à danser la Hora et d'autres danses des kibboutzim. Mais parce que c'est à Rivesaltes qu'elle l'a appris, sa vie durant, à chaque fête, mariage ou autre manifestation, la joie ne sera jamais entière, chaque fois qu'elle dansera la Hora ou chantera des chants sionistes, elle se souviendra de Rivesaltes et de tous ceux qui n'en sont pas revenus.

Une nuit, vers trois ou quatre heures du matin, Jules arrive et gifle Léa devant tout le monde. Qu'est-ce-que cela veut dire de ne pas être couchée à cette heure-là ? Léa est vexée à mort. Elle se retient de pleurer. Elle a mal bien sûr, mais la honte est immense, surtout devant Jacques, qu'on la considère comme un enfant. C'est la seule gifle que son frère ne lui ait jamais donnée, mais ain-

si, en public, quelle humiliation ! Sabine s'est réveillée vers trois heures du matin, voyant que sa fille qui dormait entre Jules et elle-même, n'était pas là. Folle d'inquiétude, elle a réveillé Jules qui est parti à sa recherche. Comme le camp est immense, il a mis longtemps avant de trouver le groupe.

Jules doit drôlement souffrir de la faim, malgré les maigres rations que l'on a, il échange souvent son pain contre des cigarettes. Un jour, le petit Espagnol qui recherche toujours la compagnie de Léa, vient la trouver et lui annonce qu'il peut lui donner un travail. On va vendre des fruits au camp, du raisin, peut-être des poires ou des fruits fragiles qui s'abîment. « Ce sera ouvert de deux heures à quatre heures de l'après-midi, tu pourras t'asseoir devant un grand étal, les peser et prendre l'argent comme salaire ; tu recevras un kilo de fruits gratuits et tu pourras aussi en acheter et en mettre de côté pour toi. Il y aura juste quelqu'un à côté qui surveillera l'argent. » C'est magnifique, non seulement c'est une agréable occupation, mais ils auront un peu moins faim grâce aux fruits. Léa pourra aussi en mettre un peu de côté pour les amis.

À midi, lorsqu'elle va manger, la queue devant l'étal fermé est déjà très longue. Les familles s'échangent à tour de rôle dans la queue pour aller déjeuner, alors qu'elle ne commencera à les vendre qu'à partir de deux heures. Non seulement la queue sera énorme jusqu'à la fermeture, mais il n'y en aura pas assez pour tout le monde, malgré que l'on ne vend qu'un seul kilo par personne. Cela va durer plus de quinze jours, ensuite ce sera fini, il n'y aura plus d'autres ventes.

Le 13 septembre, jour de Roch Hochana, nouvel an juif, il y a de nouveau une déportation. Cela recommence, réveil très tôt le matin, premier appel, puis appel général, et parmi les gens qu'on appelle pour la déportation, on nomme les B. Léa devient folle, elle veut courir hors du rang pour dire qu'elle veut être déportée aussi, elle préfère mourir avec Jacques plutôt que de le voir partir seul. Mais au moment où elle veut courir vers lui, elle s'aperçoit qu'on met les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Jacques est parti à droite avec son père et son frère, et la mère est partie, seule à gauche.

Léa comprend que ce n'est pas la peine, on l'enverra du côté des femmes. Elle se tait et reste sur place. La déportation terminée, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, on s'aperçoit qu'il y en a beaucoup du groupe de Cerbère qui ont été déportés. On sait qu'ils vont à Drancy d'abord, ensuite en Pologne. Le moral est très bas, et Léa a le cœur tellement gros ! Elle n'a plus envie de rien, plus envie de voir personne. Elle ne se mêlera plus au groupe de jeunes le soir. Un jeune homme de 19 ans qui lui fait la cour, lui apprend à jouer aux échecs, on joue assis par terre dans la baraque, il la laisse gagner exprès, alors qu'elle sait à peine jouer. Elle n'éprouve aucun plaisir, elle qui aurait été si fière de gagner normalement, cela ne la touche pas, elle ne pense qu'à Jacques.

## **L'abandon**

Quelques jours plus tard, on apprend qu'une loi est sortie, que les enfants de moins de 16 ans ne seront pas déportés si leurs parents les abandonnent. Peu après, une responsable de l'O.S.E. vient trouver Sabine et lui demande si elle accepte d'abandonner Léa pour lui éviter la déportation. Le cas de conscience est dur, il faut signer officiellement qu'on abandonne son enfant. C'est la seule façon d'essayer de lui sauver la vie, il n'y a pas tellement le choix. Certains parents le font, d'autres ne veulent pas. Sabine signe l'acte d'abandon avec un cœur bien lourd.

Le 23 septembre 1942, jour de Yom Kippour, réveil à six heures, appel, il y a une déportation. Pendant que l'on attend dans les rangs, des policiers français ricanent « Alors, il est où votre Dieu, pourquoi ne vous délivre-t-il pas en ce saint jour ? » L'attente est infinie. Sabine et Jules sont appelés tous deux et passent de l'autre côté des barbelés. À midi, il y a une pause, on peut sortir des rangs, et après avoir avalé quelque chose en toute vitesse, Sabine et Léa se retrouvent de chaque côté des barbelés et se regardent comme pour la dernière fois. Jules fait la morale à Léa, se méfier des hommes, de ne jamais les croire quand ils vous font la cour, savoir que même quand ils se croient honnêtes, ils ne le sont pas. Ce qu'ils disent, ils le pensent réellement sur le moment, mais cela ne dure pas. Vers deux heures, il y a un nouveau tri parmi les gens



qui ont été appelés pour la déportation. On appelle Sabine, mais pas Jules. Au moment de partir, elle lui dit : « Je te confie ta sœur. »

Madame Salomon, la directrice de l'OSE, qui est à côté, et qui est dans le camp en temps que personne libre, dit à Jules « Pourquoi est-ce que vous laissez partir votre mère ? » La phrase en elle-même est idiote et n'a aucun sens. Comme s'il pouvait empêcher quelque chose ! Mais là-dessus, Jules supplie le directeur du camp, « Je vous en supplie, déportez moi à la place de ma mère, je suis jeune, je suis plus apte à travailler qu'elle, j'ai une petite sœur de 15 ans qui a besoin de sa mère, échangez-moi contre elle. » On imagine aisément la pitié qui règne dans le cœur de ce directeur de camp qui se promenait souvent le fouet à la main, pourtant il regarde Jules, hésite « Bon, ça va pour cette fois, qu'on aille la chercher, mais elle partira avec le prochain convoi. » On sort Sabine du train qui partait pour Drancy, toute hébétée, elle ne comprend pas ce qui lui arrive.

À quatre heures, tout était terminé, on ouvre les barbelés et on relâche tous ceux qui n'avaient pas été appelés lors du second tri. Ensuite, on distribue le courrier, et il y avait dans ce courrier la nouvelle de la libération de Sabine et de Jules, ainsi que celle de Noé et de sa famille. C'est Diane qui a fait des pieds et des mains pour obtenir cette libération. Jules est libéré en tant qu'ancien combattant et Sabine en tant que mère d'ancien combattant. Quant à Noé, c'est la beauté de sa fille qui les sauve tous. Elle est tellement belle, qu'un de ses prétendants, fort riche d'ailleurs, a payé une fortune colossale pour les libérer tous trois. De l'extérieur, il existait encore une possibilité d'agir, alors que de l'intérieur du camp, il est impossible de faire quoi que ce soit. On leur dit donc qu'ils sont libres et qu'ils doivent quitter le camp immédiatement. Sabine ne veut pas partir sans sa fille. On lui a répondu que puisqu'elle l'a abandonnée, elle n'a plus de droits sur elle. Il faut la traîner de force, on lui assure que sa fille ne risque rien, elle sera prise en charge par l'OSE et qu'elle pourra la récupérer plus tard.

Léa reste seule au camp, le cœur bien lourd, mais heureuse quand même que sa mère n'ait pas été déportée. Elles ont fait vœu, Sabine et elle, que désor-

mais, elles jeûneront toute leur vie à Kippour en reconnaissance de cette libération miraculeuse, en ce jour de Kippour. Jamais par la suite, Léa ne rompra son serment, elle ne mangera qu'en cas de force majeure, maladie ou autre.

La seule chose qu'on peut acheter à manger au camp, c'est du pain. Un pain coûte 100 francs, une fortune, et il est vendu exclusivement par la police dans les latrines. Huit jours ont passé dans une grande solitude. Léa ne veut fréquenter personne. Elle n'a aucune nouvelle des siens, le courrier ne marche pas, elle a aussi très faim et s'est décidée à acheter un pain.

Elle va donc dans les latrines, la police s'y tient toujours, et elle fait signe à un policier qu'elle veut un pain. Il se rend dans une latrine, elle va dans celle d'à -côté, passe par-dessus le muret le billet de 100 Frs., et au retour il passe le pain. Mais au moment de l'échange, un supérieur est passé, et a vu le manège. Il hurle contre Léa, lui demande son nom et le numéro de sa baraque, lui dit qu'il va faire le nécessaire, afin qu'elle soit déportée avec le prochain convoi pour avoir fait du marché noir. Et il lui enlève son pain.

## **Vic-sur-Cère**

Malgré la peur de se faire gronder, elle court tout de même vers Madame Salomon pour lui raconter ce qui lui était arrivé. Non seulement madame Salomon ne la gronde pas, mais elle lui dit de revenir dans deux heures avec toutes ses affaires, qu'elle va la faire sortir du camp. Effectivement, quand elle revient deux heures plus tard, madame Salomon l'attend avec une autre fille du même âge, les sort du camp, les emmène toutes les deux à la gare de Perpignan, et les dépose devant un train, en leur disant de descendre à Vic-sur-Cère, d'aller là-bas au Touring Hôtel, qui est un home de l'OSE. Elle leur remet aussi une lettre pour la directrice qui les accueillera en arrivant, car en raison du départ précipité, elle n'a pas pu l'informer de leur arrivée. Madame Salomon leur donne un morceau de pain à chacune, avec une portion de « Vache qui Rit » pour le voyage.

Le train part vers six ou sept heures du soir. Elles ont toujours bien faim après

ce maigre repas. Le train, après un nombre incalculable d'arrêts, arrive enfin à Vic-sur-Cère vers deux heures du matin. Il fait nuit noire, pas un chat dans les rues. Personne à qui demander son chemin. Elles marchent et errent toutes les deux pendant longtemps. Elles ne trouveront jamais, il fait frais, on est le premier octobre, elles n'ont que des vêtements de plein été, elles n'ont pas envie de rester ainsi jusqu'au matin à grelotter, sans savoir où s'arrêter. Elles se mettent à crier là où il y a des maisons, jusqu'à ce qu'enfin une fenêtre s'ouvre. Elles demandent le Touring Hôtel et on leur indique enfin le chemin. Arrivées à destination, c'est pareil, la porte est fermée, tout est noir. Elles recommencent à crier sous les fenêtres du Touring, et cela dure très longtemps jusqu'à ce que la fenêtre s'ouvre. Quand enfin la porte s'ouvre, il est quatre heures du matin. On leur donne un thé chaud avec une tartine de confiture, ce qui leur semble merveilleux, et enfin un lit où dormir.

Vic-sur-Cère ressemble au paradis après Rivesaltes. C'est un hôtel qui est transformé en home de l'OSE. Il y a environ une quarantaine d'enfants, dont les parents sont déportés pour la plupart. Vic est juste à côté d'Aurillac, dans le Cantal. Ce coin d'Auvergne est magnifique. Léa qui connaissait à peine la montagne, la découvre au moment où elle est à son apothéose. Les couleurs sont superbes, du jaune pâle au brun foncé, en passant par toute la gamme des tons or, rouge et brun.

Léa va à l'école, cela lui semble merveilleux, elle est inscrite pour passer le brevet en fin d'année. Le seul hic, c'est la faim. Aussi, chacun veut faire la vaisselle, car ceux qui font la vaisselle ont le droit de gratter les casseroles. On arrive ainsi à récupérer pas mal de restes. C'est la saison des marrons, les enfants mangent tous beaucoup de marrons crus, vu qu'il n'y a qu'à les ramasser par terre. Ils ont tous, évidemment, bien mal au ventre, et beaucoup de coliques. Quoi qu'il en soit, l'ambiance est très bonne, et tout le monde est heureux d'être là, et de se sentir à l'abri.

Léa pense beaucoup à sa mère. Elle ne sait pas où elle est. Elle pense qu'elle est probablement à Marseille, mais comme la rue des Petites Maries, c'est fini, elle se demande où elle peut bien être. Au bout de deux à trois semaines,

elle n'y tient plus, elle veut retourner à Marseille retrouver Sabine. On lui dit que c'est de la folie, Marseille est une grande ville, elle ne la retrouvera jamais, elle risque juste de se faire déporter, à Vic, elle est à l'abri.

Léa ne veut pas entendre raison, elle veut retrouver les siens. « Tu es libre », lui dit la directrice, « mais je ne te conseille pas de partir, le risque est vraiment trop grand, ce n'est pas raisonnable du tout. » Léa ne veut rien entendre, elle prend le risque, elle n'a pas vu sa mère depuis un mois, et elle a l'impression, que plus elle attend, moins elle a de chances de la revoir un jour. On lui donne un billet pour Marseille, et elle part avec quand même beaucoup d'appréhension.

## **Retrouvailles**

Le voyage de retour est aussi très long. Dans le train, en face d'elle, un paysan mange du pain blanc, du pain blanc comme elle n'en avait pas vu depuis plus de deux ans. Bien qu'elle ait l'impression de regarder très discrètement, ses yeux la trahissent sûrement, car le paysan rompt un beau morceau de pain et le lui a tend. Elle ne veut pas l'accepter, mais il le lui met dans la main en disant « mange ». Ce morceau de pain avait un goût de paradis. Des années plus tard, chaque fois qu'elle entendra Brassens chanter la chanson de l'Auvergnat, elle aura toujours devant les yeux l'image de ce vieux paysan, avec sa grosse moustache blanche.

En arrivant à Marseille, le seul papier qu'elle possède, c'est sa libération du camp de Rivesaltes, aucune adresse. S'il y a un contrôle, c'est fichu ! Heureusement que c'était le matin et pas la nuit. Elle s'est dit qu'en allant au Cours Belzunce, au parc, elle trouvera bien quelque juif qui pourrait lui indiquer où trouver sa mère.

Miracle ! Parmi ceux qu'elle a interrogés, il y en a un qui lui dit qu'il croit qu'elle se trouve au Touring Hôtel sur le Cours Belzunce. Ironie du sort ou non, Sabine y était effectivement.

Sabine éclate en sanglots en voyant sa fille. Elle avait peur de ne plus la revoir. Elle a écrit à Rivesaltes, mais n'a jamais reçu de réponse. Noé et sa famille ont réussi à passer en Suisse. Elle n'a pas voulu les accompagner, elle ne voulait partir nulle part avant de retrouver sa fille, mais elle n'était pas sûre de la revoir un jour.

La joie des retrouvailles est grande, mais de courte durée. Très peu de temps après, peut-être une semaine plus tard, à 5 heures du matin on cogne à la porte «Ouvrez police» et ils ont beau montrer leurs papiers de libération de Rivesaltes, rien à faire, on les emmène tous les trois, Sabine, Jules et Léa au camp des Milles.

S'il n'y a aucune commune mesure entre le camp des Milles et celui de Rivesaltes, c'est quand même un camp d'internement. Le lendemain de leur arrivée il y a une déportation pour Rivesaltes. Pleurs, hurlements, crises d'hystérie, tentatives de suicide, tout y passe. Sabine, Jules et Léa passent tous les trois par des interrogatoires très serrés, tous séparément. Quatre jours plus tard, ils sont enfin libérés. Diane a encore fait des pieds et des mains pour y parvenir, surtout pour sauver Jules, et elle a encore réussi. Mais là on dit que ce n'est plus la peine de rester à Marseille, personne ne survivra si on reste en ville.

Jules a des faux-papiers, et il est parti avec Diane et Harry et quelques autres jeunes à Aix-les-Bains. Sabine et Léa vont tout faire pour essayer de passer en Suisse. Il faut automatiquement passer par une organisation avec des passeurs et ce n'est pas facile. Il n'y a presque plus de Huifs à Marseille, ou du moins on n'en voit presque plus. Ceux qui n'ont pas été raflés se cachent. Sabine et Léa se sentent bien seules, Noé et sa famille en Suisse, Jules à Aix-les-Bains, et tant d'amis et de connaissances déportés.

Léa est doublement triste. Depuis qu'elle a quitté Rivesaltes, Jacques n'a pas quitté son esprit et elle pleure son grand amour perdu.

Sabine a trouvé une filière pour partir. Le rendez-vous est à Lyon, assez tard le soir. Mais à l'endroit où la rencontre devait avoir lieu, il n'y a personne.

Elles attendent toute la nuit, personne ne vient, et au petit matin elles retournent tristement à Marseille. L'argent versé pour le passage est perdu, on paye toujours d'avance et impossible de retrouver les organisateurs. Il y a beaucoup d'escrocs dans cette profession, l'impunité est totale.

En arrivant à Marseille, Léa s'est aperçue qu'elle n'avait plus son bracelet à son bras et a bien pleuré. C'était un beau bracelet en or de trois couleurs différentes. Le bracelet, assez large, était en or jaune, il y avait des roses par-dessus en relief, elles étaient en or rose, et les feuilles en or vert. Les différences de ton n'étaient pas très grandes, mais juste assez pour faire une belle harmonie de couleurs. C'était vraiment un beau bijou. Est-il tombé de son bras, le lui a-t-on subtilisé ? Dans les trains, on est souvent serrés comme des sardines en boîte. Elles se retrouvent de nouveau dans ce Marseille qu'elles voulaient tant quitter, et retournent tristement dans le même Touring Hôtel.

Chaque fois qu'elles sont dans une gare, elles regardent aussi avec une grande appréhension ces trains de marchandises, sur lesquels est inscrit, sur chaque wagon, 40 hommes, 8 chevaux, sachant que c'est dans ses wagons-là que les déportés partent, tassés comme du bétail. Le mois de novembre est déjà entamé et on apprend que la France sera totalement occupée à partir du 11 novembre. Les Allemands ont évidemment choisi une date symbolique. Vu la collaboration de la France, les Allemands auraient pu lui éviter cet affront.

## **Passage en Suisse**

Le besoin de fuir est d'autant plus grand. Sabine a enfin trouvé une filière vraiment sérieuse, avec pignon sur rue. C'est horriblement cher, elle doit donner presque tout ce qui lui reste, mais c'est le seul moyen d'essayer de sauver sa vie. L'organisation vous fournit de vrais faux-papiers. Des passeurs, depuis Marseille jusqu'à la frontière, puis le passeur pour traverser les Alpes. La veille du départ, on leur donne les cartes d'identité, et là, vraiment, elles font la grimace. Pour Sabine, pas de problème, elle est alsacienne, comme elle ne parle pas bien le français, cela vaut mieux.

Par contre, celle de Léa est vraiment approximative, ce n'est pas la joie. Elle est la fille de Sabine, rien à dire, mais annonce 22 ans, mariée, mère d'un enfant d'un peu plus d'un an. Elle a 15 ans, mais en paraît plutôt 12 ou 13, ce n'est vraiment pas très convaincant. Au moment de partir, Sabine la maquille pour essayer de la vieillir un peu, mais cela fait l'effet contraire. Léa ressemble à une petite fille maquillée pour une distribution des prix.

La peur, quand elle se lit sur un visage d'adulte, les vieillit, mais elle fait l'effet contraire chez les enfants. N'importe comment, il n'y a pas le choix, il faut partir, contentes ou pas.

Arrivées à la gare Saint-Charles, au lieu du rendez-vous, devant le train pour Lyon, le passeur les attend, accompagné d'une femme avec un enfant dans les bras. On fera le voyage tous ensemble. Tout le monde s'assoit, et juste avant le départ du train, le passeur s'excuse, il s'absente pour une minute et on le voit descendre du train au moment où celui-ci se met en marche.

Un peu affolées de se retrouver toutes les trois seules, sans le passeur, elles font connaissance, regardent leurs papiers, et s'aperçoivent que la carte d'identité de Léa et celle de l'autre femme sont identiques. Il n'y a que la photo qui change, sinon tout est pareil, le nom, l'âge, l'adresse. La femme doit avoir un peu plus de quarante ans, mais corpulente, elle en paraît plus, l'enfant a un peu plus de deux ans, presque le double de celui qui figure sur ses papiers. La carte d'identité est aussi aberrante pour elle, qu'elle l'est pour Léa.

La panique devient plus grande. Il y a beaucoup de contrôles d'identité dans les trains, comment s'en sortiront-elles ? La première chose est de s'éloigner au maximum l'une de l'autre, pour que l'on ne s'aperçoive pas qu'elles portent le même nom.

Sabine et Léa ont compris. L'organisateur du passage leur avait dit qu'il leur donnait de vraies cartes d'identité, ce qui est une grande sécurité, car en cas de contrôle, on téléphone parfois à la mairie où elles ont été délivrées, et là on leur répond qu'il n'y a pas de problème, si les personnes existent réellement.

Le seul hic, c'est que ce sont toujours les mêmes. Pour ceux qui semblent correspondre au signalement de ces cartes, pas trop de problèmes, pour les autres, ils ne vont pas revenir des camps pour se plaindre. Pas de grands risques pour l'organisation que les déportés reviennent demander des comptes.

Donc, elles se sont assises chacune à une extrémité du wagon, et Dieu merci, malgré les nombreux contrôles, cela se passe sans problème.

Arrivées à Lyon, un passeur les attend, et les amène dans un autre train. Et elles ne sont pas surprises de voir le même stratagème. Dès que le train s'ébranle, le passeur descend à toute vitesse. L'organisation joue la sécurité pour ses passeurs et le hasard pour ses clients. Heureusement, les contrôles se passent bien aussi. Elles passent réellement inaperçues, alors que l'on voit les contrôleurs interroger longuement d'autres voyageurs.

Après deux trains et un bus, elles arrivent enfin à Saint-Julien, où un troisième passeur les attend et les amène chez un vieux paysan.

« On partira le soir », leur dit-il, « le jour c'est trop dangereux. » Un peu plus tard, le paysan prend un long couteau et commence à l'aiguiser. Léa se met à paniquer. Sabine lui demande pourquoi il aiguisé cet énorme couteau. « C'est pour les chiens », répond-il, « les Allemands lâchent toujours des chiens le long de la frontière. » Il emmène du poivre pour brouiller les pistes, et au besoin, un couteau, au cas où les chiens attaquent ou donnent l'alerte.

Léa ne le croit pas. C'est pour nous égorger et nous dévaliser. Impossible de la calmer ou de la raisonner. Elle fait une vraie crise nerveuse, c'est vraiment la première fois que cela lui arrive. Il y a eu, effectivement, des cas analogues, où on a assassiné les gens pour les dérober. Sabine fait tout son possible pour la rassurer, bien qu'au fond, elle soit inquiète, elle aussi, mais il n'y a pas le choix, c'est la seule chance de s'en sortir. Surtout que pour elles, il y a l'espoir que les Suisses ne les refouleront pas, car en principe, ils acceptent les femmes avec des enfants de moins de 16 ans, ou des personnes âgées de plus de 65 ans. Il y a eu tellement de gens, qui, après avoir payé une fortune aux passeurs, réussi à escalader les Alpes et traverser la frontière, se sont vus



refoulés par les Suisses ; et de retour dans cette France inhospitalière, ont été livrés aux nazis, à une mort à peu près certaine.

Avec beaucoup de mal, on arrive à calmer Léa, mais maintenant, c'est la femme qui sanglote, on l'oblige de donner des somnifères à son bébé, et elle ne veut pas. Le risque est trop grand de passer la frontière avec un bébé. Il y a de grandes chances qu'il pleure s'il se réveille. Le passeur n'accepte de les emmener qu'à cette condition. On est déjà le 11 novembre, mais les allemands, on ne les a pas encore vus. N'importe comment, cela ne change pas grand-chose pour les juifs. Ils sont pris au piège comme des rats, et l'étau se resserre tellement, qu'on ne voit pas de portes de sortie.

Enfin, il fait noir et c'est le départ. Il fait très froid. Dès qu'on voit une ombre ou que l'on entend le bruit d'une sentinelle, on se couche par terre, dans la boue glacée. La mère tremble avec son bébé endormi dans les bras, elle a peur qu'il ne se réveille plus, vu la grosse dose de somnifère qu'ils lui ont donné. Après une très longue marche et de fréquents arrêts couchés par terre, le passeur leur dit : « Moi je m'arrête ici, la frontière est là, un peu plus loin, tout droit, vous marcherez encore tout droit sur une petite route, ensuite vous arrivez à Carouge, une banlieue de Genève où vous pourrez prendre un bus pour aller à Genève. » Elles le supplient de ne pas partir, de ne pas les laisser seules. Il répond qu'il sera fusillé si on l'attrape, mais finit par avoir pitié des femmes. Brave homme, il accepte de les amener à Carouge.

Tout le long de la route, il tremble autant qu'elles. Sabine a été écœurée, quand elle a su qu'il touchait 5 000 francs pour le passage, c'est-à-dire presque rien par rapport à la fortune que cela coûtait. Elle avait payé plus de 60 000 francs par personne, lui, il touchait 5 000 francs pour tout le groupe. Seul à risquer sa peau dans l'aventure, quand les autres ne risquent rien et amassent des fortunes. C'est infâme ! Au petit matin, ils arrivent enfin à Carouge, gelés, crottés. Léa a vu au loin un soldat et a encore paniqué, les Allemands sont là ! « Non », lui dit le paysan, « c'est un soldat suisse, leur uniforme est aussi vert-de-gris, comme celui des Allemands. »

Le bus partait à 6 heures. Le receveur les a regardé avec pitié et n'a pas voulu prendre l'argent qu'elles lui ont tendu. Quand elles sont arrivées à Genève, elles se sont crues au paradis. Les magasins rengorgeaient de victuailles, comme s'il n'y avait jamais eu de guerre. Elles croyaient rêver en voyant ces vitrines alléchantes, du pain blanc, des gâteaux, des saucissons et de la viande, du beurre, du lait et des fromages.

Elles ont réussi à passer presque toute la journée sans être arrêtées. Le bébé a mis très longtemps avant de se réveiller. Cela allait beaucoup mieux ensuite, car elles étaient quand même bien inquiètes.

Sabine avait acheté un peu de nourriture, de la confiture, quelques autres denrées pas trop chères, parce qu'elle n'avait plus beaucoup d'argent. Presque tous ses bijoux de valeur avaient été vendus pour subsister durant tout ce temps.

En fin d'après-midi elles sont allées ensemble à la gendarmerie pour déclarer qu'elles étaient venues se réfugier en Suisse. L'interrogatoire a été très long, surtout pour Sabine. La femme avec le bébé, pas de problème, c'était sûr qu'on la gardait. Les autres, c'était moins évident. Sabine et Léa ont tremblé durant plus de deux heures, sans savoir si elles seraient expulsées, ou si elles pourraient rester.

Quand on a demandé à Sabine de donner les bijoux et les valeurs qu'elle avait, c'était déjà très bon signe, cela laissait espérer qu'on les garderait en Suisse, mais quand Léa a vu le gendarme mettre dans l'enveloppe sa petite chaîne avec le pendentif qui n'avait pas quitté son cou depuis ses 10 ans, ainsi que son petit bracelet à breloques, alors là, elle a éclaté en sanglots. Le gendarme a demandé ce qu'il y avait, pourquoi elle pleurait. Elle a répondu en pleurant « ça c'est à moi. » Pour les bijoux de sa mère, même si ce n'étaient plus les bijoux de grande valeur qu'elle avait vendus, elle n'avait pas bronché, pas dit un mot, alors qu'il n'y avait aucune comparaison de valeur avec les siens. Mais pour les siens, ce furent des sanglots. Le gendarme a éclaté de rire et lui a rendu sa chaîne et le petit bracelet, et du coup, il a pris les bijoux de Sabine et les lui a également rendus.

Il n'a gardé que son passeport, ses papiers d'identité et ses valeurs.

En revanche, pas question de vivre en liberté pour les réfugiés. Elles vont être internées dans des camps. On les emmène donc dans un camp d'accueil, pas loin de Genève, qui s'appelle « Au bout du Monde. »